Ici et maintenant

La beauté est dans la rue

Lucia Sagradini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/255>

DOI : 10.4000/variations.255

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Référence électronique

Lucia Sagradini, « Ici et maintenant », *Variations* [En ligne], 11 | 2008, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/255> ; DOI : 10.4000/variations.255

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Les ami•e•s de Variations

Ici et maintenant

La beauté est dans la rue

Lucia Sagradini

NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur www.theoriecritique.com, « La beauté est dans la rue », 1er mai 2008, pp. 5-17

- 1 Il est difficile d'écrire et de penser autour de Mai 68. Non seulement parce qu'il est impossible de saisir, tout à fait, un tel événement, mais aussi du fait que chaque décennie a réalisé un retour sur Mai 68 a posteriori. L'expérience s'est ainsi étoffée des regards portés sur elle, nous laissant avec une infinité de traces et d'interprétations sur la question de savoir ce qu'est ou ce que fût Mai 68. Cette année, à l'arrivée des quarante ans, il n'y aura pas d'exception et la fête se prépare à nouveau.
- 2 La plupart du temps, il s'agit pour les intellectuels, les artistes, les syndicalistes, entre autres, de repenser la brèche que fût 68 et les bouleversements qui y virent le jour. Pourtant, dans l'hexagone, penser Mai 68 peut vite ressembler à commémorer, voir à se commémorer, sinon à s'auto-célébrer. N'ayant ni fait ni vécu cette période, me voici libérée de l'emprise de 68, de ses dieux et de ses idoles, capable de penser à *contre-pente*.

Vanitas

- 3 Ainsi « *Ici et maintenant, la beauté est dans la rue* » n'est pas l'occasion de (re)faire l'expérience de 68 comme celle d'un spectateur devant une *Vanité* du XVI^e où le cheminement du regard, parcourant les objets comme autant de signe du dépérissement terrestre, conduirait inévitablement à la mélancolie. Il ne s'agit pas de contempler Mai 68 comme le *Saint Jérôme* de Lubin Baugin¹. En effet, la quête ici n'est pas celle de percevoir la vanité de l'existence, en suivant, dans un décor ascétique, les courbes mordorées, du saint, nu et à genoux, qui, de biais, contemple un crâne posé sur sa cuisse. Dans ce texte,

Mai 68 n'est pas l'occasion de sentir combien nous, nouvelles générations, ne sommes rien aux vues de cette expérience, et combien peut digne nous sommes de nous y relier.

- 4 Force est de constater que nombreux sont les héros de 68 qui, comme le vieillard de la toile, ont tout à la fois un corps dans la force de l'âge, svelte, musclé, et une tête marquée par le temps : barbe blanche, rides, tête chauve. Le corps du Saint Jérôme illustre une certaine ambivalence ou contradiction, que l'on observe aussi chez les acteurs de 68. Ce signe peut indiquer qu'il est sans doute temps de sortir de ce rapport contemplatif qui oscille entre admiration, jouissance masochiste et sentiment exalté de dénuement et de médiocrité pour s'approprier 68.
- 5 Alors, il est possible de s'imaginer que, *ici et maintenant*, le présent est comme une baleine grise traversant les océans². Une baleine qui, comme toute bonne baleine métaphorique qui se respecte, a avalé un navire, un très bel ouvrage, un navire rouge avec tous ses marins, ses mousses et sa cargaison. Cette baleine parcourt et affronte les intempéries des temps qu'il lui est touché de vivre, mais elle n'est pas seule, car elle est habitée par les expériences, les exploits et la richesse d'un navire et de son équipage – Mai 68 – mais aussi par chacune des révoltes et des expériences de libertés venues du passé qui l'habite. Elle vit avec un *morceau venu du passé*, qui est aussi constitutif de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut être : l'expression « *ici et maintenant* » d'un projet de liberté et de dépassement de l'ordre des choses.
- 6 Le dessein de ce texte est de considérer que l'expérience de 68 peut être perçue comme *image dialectique* qu'il est possible d'actualiser, *ici et maintenant*, et de s'y appuyer pour chercher le dépassement³. Par cette ré-appropriation, cet article se propose de parler d'*autre chose*. De sortir d'une forme *convenue* d'écriture, qu'elle soit commémorative et mourante ou narcissique et défiante. « *Ici et maintenant* », c'est l'occasion de pouvoir s'interroger sur la force des archaïsmes qui sont à l'œuvre aujourd'hui, notamment sur les survivances de formes telles que l'Autorité, dans un sens coercitif, et l'usage de la violence et, en contrepoint, de s'attarder sur une expérience quotidienne : une expérience de dépassement – la danse dans la rue.

L'autorité des claques

- 7 Ainsi, je souhaite aborder ce partage réflexif entre coercition et liberté en abordant des aspects qui tiraillent la société ; entre, d'un côté, le retour archaïque d'un geste autoritaire et, de l'autre, un simple exemple d'expérience de dépassement et de liberté que tout un chacun peut parvenir à vivre, qu'il soit un philosophe perdu dans une ruelle, un citoyen allant au bureau, avec ou sans entrain.
- 8 Dans ce dessein, je voudrais revenir sur le climat actuel qui accompagne des événements et les réponses qui y sont apportés, tant d'un point de vue légal, intellectuel, ou politique. Comment se fait-il qu'il y ait dans l'espace a priori *porteur* de 68, l'éducation, autant de positions archaïques, légitimant des formes de répressions ou de contrôle social des enfants. Ainsi, à un professeur qui met une claque à un élève répond une pétition de soutien de la part du corps enseignant. Dans le même temps, ces contradictions internes au corps enseignant s'accompagnent de faits divers indiquant l'augmentation constante de la répression et de ses débordements. Des faits divers se multiplient où l'appareil répressif pénètre dans les établissements pour résoudre des situations jusqu'alors laissées dans les mains de l'espace éducatif : un enfant est interpellé dans sa classe pour la

violence dont il a fait preuve sur une camarade d'école⁴. Il a neuf ans et il passera, entre autres, une heure seul face à des policiers. Une petite fille de moins de cinq ans a été interpellée et menottée dans sa classe, car elle était en situation « irrégulière »⁵. La plupart du temps, les enseignants se battent et se mobilisent contre ces débordements coercitifs dans l'espace éducatif, néanmoins il est à penser que ces montées d'appel à l'autorité se constituent sans doute involontairement en une sombre constellation, avec l'apparition d'un troisième acteur dans l'éducation : le pouvoir répressif et le climat ambiant archaïque⁶. Tout cela se combine aussi à la manière dont les étudiants ayant participé à la lutte anti-CPE ont été sanctionnés dans certaines Facultés⁷.

- 9 Le regard très menaçant que le pouvoir, et parfois la société, posent sur la jeunesse est profondément anxiogène. Les propositions venant du Président de la République vont aussi dans ce sens : l'éducation est désormais la scène de la peur. Du morbide et de la culpabilité. Proposer de « parrainer un enfant mort du nazisme » est une expression manifeste de ce redoublement de menace qui pèse sur l'enfance. L'éducation vue par le Président – sans le moindre respect des règles de construction de programmes éducatifs et de celles de la concertation pédagogique – transgresse les pratiques, mais elle est aussi la manifestation d'un contre-projet « éducatif », qui s'oppose à une pédagogie cherchant l'épanouissement et l'esprit critique. À sa place, la nostalgie d'une école où la violence des professeurs assurait le maintien de l'autorité, le retour à la morale comme mot d'ordre et l'appel à la menace comme méthode d'obéissance, tous ces aspects sont les nouveaux repères communs imposés.
- 10 Car, les propositions « éducatives » du Président sont celles d'une politique axée sur la peur – peur de mourir, peur d'être puni par la police, peur de ne pas obéir. La peur est l'arme privilégiée de cette nouvelle « pédagogie » qui fait la part du lion à l'obéissance. Dans l'obéissance des enfants, il y a aussi en effet le dessein de déployer la soumission à venir – celle des futurs adultes. La bonne administration passe ainsi par des moyens archaïques : du *pathos*, de la croyance et de la menace ; non seulement les adultes sont malmenés, mais même l'enfance est atteinte. Il s'agit de ne laisser aucune étape de vie indemne. Pour ce Président, il est temps que les hommes soient des chiens. Mais il n'a pas lu La Boétie : les hommes ne sont pas des chiens, même lorsqu'on les traite comme tels⁸.
- 11 Il est alors nécessaire de souligner combien, dans les médias et la presse écrite, se développe un vocabulaire *particulier* concernant les mouvements sociaux et de contestation. Ainsi, lorsque ceux-ci émergent des acteurs de la vie sociale et occupent l'espace public, en initiant des grèves ou des manifestations, ils sont dépeints la plupart du temps comme étant dans « la grogne, la gronde, le grondement, les grognements, le fait de gronder⁹ ». Ainsi, sous la plume de nos journalistes et essayistes, les individus en lutte ne sont plus des *acteurs*, mais ils se trouvent mis du côté de l'animal : d'une espèce qui serait privée de parole.
- 12 Celui qui manifeste gronde, grogne, il est en quelques sortes là, au milieu de la rue, à pousser des cris et des sons incompréhensibles. De fait, il est disqualifié par le langage de celui qui rapporte sa lutte, car il est décrit comme du côté de l'animalité : la lutte politique est devenue pénalité pour la société, celui qui lutte pour ses droits est déshumanisé par le discours porté sur lui. De là, il n'y a qu'un pas pour ne pouvoir l'entendre et le priver de légitimité comme acteur social, il faut alors réfléchir à cette impossibilité de le reconnaître comme partenaire de parole.
- 13 L'autorité est la vertu cardinale qui guide et oriente les décisions en vue du « bon gouvernement » de droite. D'ailleurs, le Président est dans la tension d'une perpétuelle

tentative de débordement des limites constitutionnelles. Il recrée pour les citoyens l'angoisse d'où ensuite il surgit se portant comme le juste garant de l'ordre. En réalité, il s'inscrit dans la lutte et le clivage qui traverse la pensée politique : son action est celle de faire par tous les moyens reculer la politique – *nexus* entre les êtres – au profit d'une gestion simple du social : n'est-il pas le premier Président-Manager ? Faisant usage de toutes les formes archaïques qui débordent les individus – peur, menace, rejet, soumission – il avance dans la seule direction possible, celle d'évincer la politique. Il travaille à déconstruire la politique et le rapport premier de la lutte – celle pour le partage – en usant de la haine de l'Autre et de la violence (face cachée de l'autorité) comme ciment de *l'être ensemble* par les uns contre les autres.

- 14 En effet, la cohésion de la société s'appuie désormais sur le rassemblement de la haine. Les commentateurs sont tous d'accord pour se réjouir que l'élection de ce Président-Manager a permis de siphonner électoralement l'extrême droite. Dans ce nouveau gouvernement, il y a un tour de magie : la disparition de ce qui se tient derrière ce « siphon » – la socialisation de la haine. L'Autorité s'accompagne d'un ministère lui aussi nouveau et ancien : le Ministère de l'Identité Nationale, de l'Intégration et de l'Immigration.
- 15 Cette situation manifeste un double déni. D'un côté il y a le déni qu'aujourd'hui un rassemblement par la haine guide le « bon gouvernement », mais aussi qu'il est en action constante dans la mise en relation des êtres. De l'autre, il existe un déni de la construction hétérogène et fertile d'une culture qui se fait grâce à ce tiers exclu, mal vu et mal perçu, et que la jeunesse populaire représente dans sa double appartenance. Point que nous allons évoquer plus loin. Ainsi, le Président-Manager a-t-il pour caractéristique d'être le président de l'exclusion : il rassemble pour exclure.
- 16 C'est « *le retour du plus archaïque, de ce qui précède tout jugement, la haine nue de l'Autre*¹⁰ ». Il faut à cet endroit souligner la réplique de l'autre candidate à la présidentielle qui, aux archaïsmes de son adversaire, répond par des procédés du même type : l'appel aux militaires pour l'encadrement de la jeunesse ; l'accent mis sur le patriotisme et les fanions colorés, et toujours le même retour à l'autorité. Durant sa campagne, la candidate n'a pas combattu cette direction *politique*, elle y a répondu, elle n'a pas offert *autre chose* aux citoyens, elle ne l'a pas combattu. Elle n'a pas donné la chance à un projet progressif de gagner contre l'autre candidat. Alors que ses pics de succès ont tous été liés à une prise de parole où, « chevillée au corps », elle a déclamé vouloir la même chance pour tous.
- 17 Le terrain des décisions politiques est sans doute un terrain terriblement favorable aux archaïsmes. Ainsi, de nombreux positionnements ne sont pas indépendants des problématiques de cette présidentielle *managériale* : l'idée que l'éducation soit le temps de la formation professionnelle pose des difficultés. Car, certes, cette formation s'inscrit dans l'éducation, mais les deux ne devraient pas se confondre. Le temps de l'éducation ne doit pas parfaitement répondre à un projet qui est surtout marchand. Le temps de l'éducation est et doit rester un temps d'épanouissement et de réalisation de soi avant d'être un temps répondant aux forces et injonctions d'un marché du travail.
- 18 Où en sommes-nous donc *ici et maintenant* ? Que fait la baleine de son bateau ? Comment comprendre qu'il existe dans l'espace éducatif des mouvements si contradictoires. D'un côté, il y a une lutte pour protéger les enfants, leurs parents de la répression de la police qui les traque, les débusque, pour les jeter, de l'autre côté de la frontière, adviennent que pourra, sans souci ni pensée de leur bien-être et de leur vie. En effet, il faut souligner comment le corps enseignant et les familles solidaires luttent contre la répression. Dans

le même temps, pourtant, il secrète des formes de révoltes tournées vers l'autoritarisme. Il est possible que la question vienne, en partie, du fait que l'espace de l'école est tellement mis à mal par les conditions de vie et de répression qui traverse l'ensemble du groupe social que les enseignants soient dans des replis défensifs et ne puissent construire une critique, un peu plus éloignée de ce qui leur arrive au jour le jour, et qui est souvent écrasée par la violence.

- 19 Il y a cependant d'autres facteurs. Cette défense archaïque de l'autorité et du contrôle social des enfants est aussi le signe d'une diminution de l'esprit critique dans le champ le plus propice à la réflexion. Sans doute les conditions de vie ne sont-elles pas propices à l'essor d'une pensée critique, néanmoins il est à souhaiter que des brèches voient le jour devant de telles détériorations. Dans cette période de crise, il nous faut chercher à reconsidérer les moyens par lesquels les êtres peuvent parvenir à l'émancipation. Ainsi la France a-t-elle cet exquis privilège de disposer non seulement d'un courant froid d'intellectuels de droite¹¹ qui peuvent tenir publiquement des propos racistes sans en être inquiétés, mais aussi de ces mouvements pro-autorité qui ont réussi à traverser l'ensemble de la société. La pensée dans les espaces et les lieux porteurs de projets de société cherchant l'émancipation en est aujourd'hui aussi entachée.
- 20 Ici et maintenant, il y a deux choses essentielles qui peuvent nous protéger de ces dérives : l'esprit critique et la psychanalyse. D'un côté, il existe cette longue tradition de pensée qui a traversé les temps en cherchant à penser le dépassement et la domination ; de l'autre, il y a le geste « civilisationnel » de Freud qui tente de prendre en charge les traumatismes par la prise de parole et l'analyse de l'inconscient.

L'espace public oppositionnel

- 21 *La beauté est dans la rue* vient encore une fois signifier l'enjeu essentiel de parvenir à saisir ce qui est encore perçu comme un *en-deça* de la parole et par ricochet de la politique. La pensée d'Oskar Negt et sa conceptualisation d'un *espace public oppositionnel*¹² vient nous soutenir pour saisir l'enjeu de ce recouvrement par le langage de la sphère publique analysée et décrite par Habermas, mais qui rate la rencontre avec une part de la société et de son public. Celle de *l'espace public oppositionnel*. Negt, en effet, par cette conceptualisation parvient à rendre compte, et de leur portée des actions, et des paroles et des expériences, qui échappent aux critères habermassiens, ainsi l'auteur nous aide à rendre la portée de telles expériences. Il est temps d'entendre autre chose de cette « grogne », de ce grondement prolétarien.
- 22 Le travail théorique critique comporte ainsi cet enjeu essentiel : celui de considérer et de faire apparaître des pratiques, des paroles et des liens, qui, tenus pour détail inconsistant, sont en réalité des espaces d'expériences et de d'expériences politiques. En cela, il y a alors un rejet de ce qui fonde la « pensée politique classique », à savoir *platonicienne*, et à lui préférer un projet *homérique* de la politique, celui qui met l'accent sur les actions et les pensées d'êtres en quête de créativité et de dépassement¹³. En effet, il s'agit de faire apparaître dans la vision classique de la politique ce qui est profondément constituant de la politique. Refuser le modèle dominant platonicien, réduisant la politique à l'administration de la cité, à la recherche de la mesure et de l'ordre pour réaliser le « bon gouvernement ». Car, ce modèle dominant qui délimite la politique exclut de son champ les formes essentielles qu'il faut chercher à saisir pour rendre compte des expériences de liberté qui traversent les sociétés.

- 23 La question se trouve ainsi exacerbée lorsqu'elle touche aux événements de 2005¹⁴ qui ont eu lieu dans les quartiers populaires de France. En effet, il est intéressant de souligner que là où les journalistes et les politiques dans l'espace public bourgeois voient et décrivent une « émeute » les individus qui vivent dans les quartiers populaires, eux, parlent d'une « révolte ». Il y a, il est vrai, l'usage de la violence qui est lu et analysé du côté de l'archaïsme et de l'impossibilité de parole et même de parole politique. De l'autre, il y a aussi l'impossibilité de réceptionner le caractère politique de ces « phénomènes » ; parce qu'il est structurellement impossible pour la sphère politique dominante d'entendre *ce geste politique*.
- 24 La représentation d'un état de semi-sauvagerie structurelle aux banlieues est le point aveugle et inconscient, à partir duquel on lit et analyse la situation. C'est ce point aveugle qui, ici, me permet de dire que la société française est « structurellement raciste¹⁵ » et que ce racisme se manifeste avec une violence féroce à l'égard de ces « gens », des « classes populaires ». L'espace médiatique ne peut reconnaître dans l'Autre un partenaire d'échange et il l'enferme dans une posture violente archaïque.
- 25 Il convient alors de souligner que, dans l'Histoire, il est rare de ne pas trouver des phénomènes archaïques ou de violences accompagnant les luttes politiques d'émancipation¹⁶. Comme l'évoque Jean-Marie Vincent « C'est d'autant plus vrai que tout mouvement social porte en lui-même ses propres ennemis : les séquelles provoquées par la guerre sociale et celles qui sont induites par la concurrence dans l'économie psychique collective et individuelle des exploités et des opprimés.¹⁷ ». De plus, il est nécessaire de rappeler que ces jeunes des quartiers populaires ont une autre caractéristique : ils produisent quantité de textes et de chansons politique, tellement que le rap est la musique actuellement la plus maltraitée par le pouvoir, et la plus souvent censurée. L'accent est toujours mis sur les attitudes régressives de certains auteurs de chansons, mais « l'espace public bourgeois » d'Habermas cherche à ignorer les versants politiques fortement censurés¹⁸.
- 26 Il a fort à parier que de tous temps la vision des « classes populaires » a été dirigée par une mythologie animale et archaïque, aujourd'hui elle est d'autant renforcée que les jeunes Français ont aussi une double, voir une triple, appartenance. La situation d'altérité redouble la situation prolétarienne et accentue cette mythologie raciste, qui est toujours agissante dans les médias et les discours politiques ainsi que dans la manière dont ils sont actuellement traités par la société.
- 27 La peur gouverne. La peur au pouvoir, c'est toujours l'appel chez l'individu à ses pires motivations. C'est pourquoi il faut réaliser avec autant plus de force la critique de la pulsion autoritaire et de la pulsion raciste qui guide *la politique*¹⁹, et lui préférer la recherche de *la politique* : celle du dépassement. Il n'est plus tant *d'intégrer des gens*, il est temps de comprendre que *ces gens* sont la culture française d'aujourd'hui et que celle-ci se caractérise par son hétérogénéité.
- 28 Si chacun peut savoir combien la politique de gauche est tournée vers l'échec, et s'il est, certainement, possible de lire qu'à chaque percée, à chaque tentative, « la classe ouvrière », « le mouvement prolétarien », « le mouvement social » ou « les minorités en lutte » ont toujours « perdu » et que, bien évidemment, le rapport d'aliénation, de domination a encore gagné. Cependant, force est de nous rappeler que *la politique* est aussi cet espace, sans cesse renouvelé, d'expressions et d'insoumissions, face aux entreprises de réification et d'aliénation. Penser la politique c'est aussi être dans la

capacité de soutenir les victoires de luttes, même lorsqu'elles ont été mutilées ou anéanties par la suite.

- 29 Il y a un *ici et maintenant* de la lutte qui doit être perçu dans sa capacité à perdurer dans le temps et à s'offrir comme *expériences de liberté* à tout moment ré-actualisables par la suite et par tous. Ainsi, il est aussi notable que Mai 68 est souvent décrit comme une « révolte » qui se voulait « révolution ». Aujourd'hui, les jeunes des quartiers populaires qui se soulèvent contre l'injustice de l'état sont pressentis comme *en deçà* de l'ordre de la « révolte », ils sont et réalisent « des émeutes »²⁰. La politique n'est pas là ; pas encore. Je pense que cette manière de penser la révolte des jeunes est en fait une manière d'occulter ce qui est profondément politique dans ce phénomène, le sentiment partagé par le plus grand nombre d'entre eux, de *subir une injustice et de se révolter contre cet ordre des choses*. En cela, et malgré la défaillance qui accompagne l'expérience, il s'agit de la manifestation d'une expression profondément politique, bien que, comme toujours, des formes profondément archaïques l'accompagnent. Il est aujourd'hui essentiel de percevoir et de considérer la politique qui s'y exprime : une secousse collective poussée par un mouvement d'indignation profond face à la mort de deux jeunes garçons – innocents – qui les conduit à réagir. Il s'agissait de se révolter *contre* et de s'indigner : de rejeter un pouvoir qui non seulement méprise, mais maltraite et menace jusqu'à la mort des êtres du fait de leurs origines²¹.
- 30 Il est d'autant plus nécessaire d'établir cette pirouette théorique qu'en réalité, elle participe à la possibilité de réceptionner cet « espace public oppositionnel » émergent qui est aussi marqué par des formes d'expériences qui sont *autre* au langage. Il est à souhaiter que certains puissent mettre des mots, accompagner cette lutte politique pour plus de justice, et de justice sociale, en se saisissant de la parole, ce qui est déjà une manière de briser la domination.
- 31 Il est dans le même temps impossible de ne pas considérer combien la parole est aussi prise en otage par un cercle dominant qui refuse de reconnaître comme parole « éclairée » des formes de langage qui passent par des codes « populaires », autres. L'espace public « Habermassien » méprise et ignore de manière volontaire ce *geste politique*, car il ne reconnaît même pas à ces êtres la qualité d'acteurs politiques.
- 32 Il ne souhaite que les enfermer dans la posture de violence infondée et illégitime. Que la jeunesse se sente en danger, là où elle est, menacée par l'appareil coercitif, n'est pas l'angle par lequel la question est abordée. Pas plus que le problème de vivre dans le racisme au quotidien : dans la quête d'un travail, d'un appartement, dans le désir de vivre ou de déambuler tranquillement dans la cité. La coupure dans la société, instaurée et renforcée par des conditions de vie aux bordures du possible et du visible, est pour la plupart un fait sur lesquels il n'y a pas à revenir. Aujourd'hui, les principes d'égalité et de fraternité ne sont plus que des mots gravés sur des pièces de monnaies périmées. Le temps est au chiffre : le nombre de personnes expulsées est signe de bonne santé pour le gouvernement.
- 33 Ensembles, nous devons ainsi attendre que Mai 68 se réanime, des quartiers populaires et dans une prise de conscience générale, mais il aura besoin de s'accompagner d'un rejet épidermique du principe d'autorité. Ce principe d'autorité est le nœud autour duquel s'enroule la possibilité d'établir et d'accepter l'inégalité entre les êtres, profondément agissant aujourd'hui : il est la condition de l'*être ensemble* de notre société. Lutter contre le principe d'autorité et chercher son dépassement c'est ainsi vouloir inscrire un *être ensemble* qui passe par l'*égalité dans la différence*. Par la reconnaissance des différences, des

écarts, des histoires, du multiple et de l'hétérogène à partir duquel il est possible de créer, de broder un *être ensemble* tendu vers le dépassement.

La jeunesse est dans la rue

- 34 Impossible de ne pas contrebalancer les forces régressives sans faire apparaître les expériences de liberté qui se manifestent dans le même temps. Pour saisir l'antagonisme, tant des situations vécues que de la pensée, je désire souligner la présence de la jeunesse dans la rue. Une jeunesse qui peut crier, certes. Casser. Détruire. Une jeunesse qui bouge, qui danse dans une posture anti-adornienne²².
- 35 Les jeunes sont des *Charlots* des temps modernes. Car, la danse de rue est ce signe d'un débordement²³ : celui d'une jeunesse, populaire, marqué par ses limitations, son corps est son premier espace, celui de sa force de travail. C'est aussi l'endroit des préjugés sociaux, de la stigmatisation de leur étrangeté, *étrangéité*²⁴. Pour certains, « *ils viennent d'ailleurs* », ils ont leur peau qui signale cette différence, mais ils font aussi un incroyable travail sur leur corps, sur leur occupation de l'espace urbain et leur surgissement dans l'espace public.
- 36 Par la danse, ils font preuve, de technique, de rigueur, d'effort, combien d'heures pour pouvoir se tenir sur une main et soulever la totalité de son corps avec une main dans un mouvement esthétique. Ils font aussi preuve de créativité, d'invention, de surgissement du nouveau. Ils se mettent en scène, ils inventent chorégraphie, interprétation musicale et mouvement. Ils travaillent leur déplacement dans l'espace, ils décident de se donner à voir, de se donner en spectacle, et ils sont tout d'un coup admiré pour leur travail et leur pratique artistique. Ils apprennent seuls, ils apprennent ensembles, la rue est leur espace de représentation, de travail. Ils font ce que les pauvres et les esclaves du monde entier ont toujours fait. Ils font d'eux-mêmes des hommes libres. Il y a là un geste d'auto-institution par les danseurs. À partir de tel geste, il est par la suite possible de parvenir à une pensée de la politique.
- 37 Ils inventent leur propre dignité, leur propre créativité, leur propre reconnaissance. Sans l'aide de personne, ils apprennent et ils inventent. Ils réussissent à déborder les limites que la société, l'état qui les réprime, et le racisme, leur infligent, ils érodent les barreaux de leur enfermement social. Ils trouvent le moyen, leurs moyens pour être et pour devenir des êtres d'exception, dans une société qui cherche à les ignorer et qui les maltraite à chaque instant. Pour une part dans la danse de rue actuelle, le corps du danseur joue avec les mouvements de désarticulation, chaque membre de corps trouve dans un rythme saccadé, une expression, il y a là comme le débordement de cette condition d'homme aliéné, réifié, et dont le corps est traversé par ces mouvements, issus ou évoquant le monde du travail, dans son expression la plus rude.
- 38 Cette reprise par le danseur et la danse d'une condition limitée et arrêtée est celle du dépassement par le mouvement de cette condition jusque dans les gestes. Le geste de l'aliénation est ainsi transformé par le danseur chorégraphe, il devient autre. Il devient le geste de l'homme qui s'émancipe de et par lui-même. Par le travail et la créativité, le geste d'aliénation est radicalement transformé en un geste artistique.
- 39 Ce geste artistique, fruit de cette jeunesse, est tel, que le champ de la danse contemporaine ne peut l'ignorer, le champ de la danse contemporaine s'y nourrit, et s'y abreuve. Sans lui, cet univers reconnu de la création chorégraphique serait bien plus

pauvre et bien moins étoffé *ici et maintenant*. *Demain* aussi. Combien de danseurs inconnus, de chorégraphes modestes ont ainsi insufflé leur inventivité, leur pratique artistique et leur savoir-faire pour voir surgir les spectacles connus et reconnus dans l'univers bourgeois. Celui qui pense avoir le monopole de l'invention et des arts.

- 40 Dire que *la beauté est dans la rue*, c'est aussi être en capacité de réceptionner toutes ces pratiques, d'invention et de liberté, qui y voient le jour. Mai 68 est là dans ces jeunes dans leur pratique, à nous de les reconnaître et de les saisir dans toutes leurs potentialités. À nous d'être dignes d'eux.
- 41 D'ailleurs, ces danseurs chorégraphes, qui déambulent en sautillant dans l'espace de la cité, réalisent un saut esthétique qu'Adorno n'a jamais envisagé dans sa théorie négative : la capacité à recréer et à détourner les pratiques artistiques ou plutôt culturelles réifiées par la société. En effet, si le philosophe qui déambule dans la cité vient à les rencontrer, il peut alors saisir l'expérience de détournement et ré-appropriation de la culture faite par ces jeunes artistes : ils réinterprètent la culture populaire, dans ses formes commerciales et même appauvries, pour les réinventer et les réinterpréter à leur façon.
- 42 Ainsi, des jeunes danseurs aux allures marquées par les signes de la virilité se jouent d'une musique fleur bleue, pour jeunes filles et pré-pubères dans un mouvement et une mise en scène de leur invention. Un mouvement qui désarticule la danse donnée à voir dans le clip, un mouvement qui la contourne et cherche à trouver la musique et l'humour, car le rapport dialectique entre les corps des garçons – musclés, au costume masculin : *panama, marcel et jogging* – entre en jeu avec les paroles et la musique acidulée, l'humour se fait danse. Les danseurs chorégraphes secouent leur corps et cherchent le rire du public, ils provoquent une vibration de plaisir pour celui qui assiste au spectacle.
- 43 Imaginer le vieux philosophe déambulant dans la cité : peut-il véritablement voir à travers les binocles de la connaissance savante – classique ce qui se joue là, à deux pas de lui. Ou alors n'est-ce pas que les binocles le frappent de fait de cécité ? Il me semble qu'il est temps que les disciplines saisissent le réel, qu'elles puissent percevoir les expériences et les pratiques artistiques, culturelles, quotidiennes, etc qui bouleversent l'ordre des choses. À quoi bon porter des lunettes qui nous aveuglent et nous empêchent de saisir les expériences de dépassement et de transgression du monde tel qu'il est que des êtres vivants entretiennent au monde²⁵.
- 44 Il y a ainsi un grand écart entre des savants observant des abstractions et d'autres cherchant dans l'ici et maintenant le plus petit détail, tournant le savoir vers le microscopique. S'agit-il de faire le pont entre des intellectuels qui ne saisissent plus ou pas le réel et d'autres qui vont creuser la question jusqu'à l'annihiler ? Ou alors ne faut-il pas que la connaissance fasse une place plus grande à la pensée critique. Une pensée qui puisse se tourner sur la fragilité des expériences tout en redécouvrant son potentiel subversif. Je fais le choix de construire une pensée de la politique qui soit une pensée de l'inventivité, lieu d'expression de la politique au sens fort : de l'action, de la parole et du lien. *Ici et maintenant*, c'est la crise. Certes, les courants régressifs sont en marche, ils nous traversent tous et nous atteignent dans nos vies à différents degrés. La coercition est d'une extrême violence, à peine voilée. Mais, comme le signalaient les anciens Grecs, le temps de la crise est aussi celui de la critique. Alors, *ici et maintenant*, il nous faut chercher ensemble la liberté et traquer l'oppression.

NOTES

1. Cette peinture se trouve au Musée des Beaux-Arts de Caen.
2. Merci à Anna et Leïla Sagradini qui ont su attirer mon attention sur cette figure de la baleine, qui a également traversé mon imaginaire d'enfant. Et à l'imagination des enfants qui pose toujours des questions aux impossibles réponses.
3. Ici il s'agit de reprendre l'expression d'*images dialectiques* de Miguel Abensour qui conceptualise la réflexion de Walter Benjamin sur l'Histoire, par exemple, p.115 in Miguel Abensour, *L'utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Sens & Tonka, Paris, 2000.
4. *Le Monde* du 23/02/08.
5. <http://sanspapiers.blogs.liberation.fr>
6. La victoire du candidat de droit à l'élections présidentielle permet ainsi la création d'un ministère de l'Identité nationale, de l'Intégration et de l'Immigration.
7. Entretien de Jacques Guigou, *Libération* du 23/04/2007.
8. La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Flammarion, Paris, 1983.
9. *Libération*, journal né de 68, ne cesse pourtant de reprendre cet aspect de l'animalité du conflit.
10. Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, La Fabrique, 1998, p.40.
11. Perry Anderson, *La pensée tiède*, Editions du Seuil, Paris, 2005.
12. Je souhaite souligner que le concept a été forgé en français par Alexander Neumann qui a été le premier à traduire et transmettre la pensée de Negt en France. Un grand merci pour cet apport à la pensée.
13. Il y a sur cette question un excellent passage in Miguel Abensour, *Hannah Arendt contre la philosophie politique ?*, Sens & Tonka, Paris, 2006, pp.105-114.
14. *Le Monde*, du 22/05/2008.
15. Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 70, ici il y a une reprise des termes de cet auteur.
16. Jean-Marie Vincent, « Guerre sociale, mouvement social, mouvement sociétal » in *Barbaries, résurgences, résistances*, Parangon/ Vs, Printemps 2005, pp.24-25.
17. Jean-Marie, *op. cit.*, p. 24.
18. Dans cet article, il ne s'agit pas néanmoins de nier une reprise du sexisme, du racisme et de l'antisémitisme dans cette partie de la population, ni que la violence existe dans les zones urbaines dites populaires.
19. Theodor Adorno, *La personnalité autoritaire*, Allia, Paris, 2007.
20. Pourtant, il serait pertinent de revenir et de relire les commentaires et les articles de presse qui suivirent le mouvement de 68 et de réaliser combien cette « révolte » était perçue de manière péjorative, notamment dans l'usage d'un vocabulaire profondément péjoratif comme « la chienlit, ces sauvages, ces enragés »...Encore une fois, la politique, lorsqu'elle s'exprime, tend à être nié par le pouvoir.
21. Françoise Proust, *De la résistance*, Editions du Cerf, 1997.
22. Car, si Adorno ouvre la voie en signalant le caractère réifiant de la société qui intègre, en les neutralisant, les expériences de dépassement, il n'a pas pour autant perçu le mouvement contradictoire et subversif des êtres qui se réapproprient et inventent à partir de cette culture réifiée, pour en faire surgir des expériences de dépassement. Il est bon de réaliser la circularité qui est en acte dans le social. Un peu comme en son temps, Marcel Mauss avait rendu compte de la circularité du *Potlach*. Ainsi, la culture et les pratiques de dépassement sont dans un premier

temps réifiées par la société, puis celles-ci sont à leur tour reprises et détournées par la culture populaire.

23. Merci aux deux artistes chorégraphes et danseurs, qui, au pied de ma demeure, se sont installés pour pouvoir danser. Cet article à véritablement une dette envers eux.

24. Néologisme venant du mot étrangeté et devenant qualificatif.

25. Quelle déception d'écouter Giorgio Agamben et de l'entendre, sans le moindre exemple, achever un discours bien agréable, en disant combien l'art contemporain est « une signature brouillée ». Le philosophe, aussi savant et intelligent soit-il, aujourd'hui, est prisonnier de son impuissance réflexive, celle de comprendre les pratiques actuelles. Car, son appareillage théorique l'enferme dans une cécité confortable : celle du rejet de l'expérience.

AUTEUR

LUCIA SAGRADINI

Docteur en sociologie